

Il purent à peine se donner une étreinte, une grosse vague séparait les deux bateaux.

—Allons, dit Karadeuc, il faut se quitter. Adieu et merci.

Puis il cria quelques noms à Leonnec, des amis d'autrefois.

—On pense à eux souvent, disait-il.

Comme il allait donner un coup de gouvernail, Roger Gardain, pris d'une inspiration subite lui demanda :

—Mais, pourquoi ne venez-vous pas un jour soigner vos tombes?... Un dimanche?... Et revoir le pays ?

Le visage de Karadeuc se couvrit d'une tristesse vraiment tragique.

—Ah ! pourquoi ? fit-il. Pourquoi ?

Et il eut un geste désespéré.

—Adieu mes amis, et merci !

Son bateau s'éloignait vivement. Le curé le regardait avec acuité, prodigieusement intéressé par cette rencontre.

Jamais il n'avait mieux éprouvé le sens mystérieux des choses de Bretagne.

Pourquoi ce vieux marin qui adorait son village, l'avait-il quitté et habitait-il Cherbourg ? Pourquoi, si près de ces chères tombes, n'allait-il pas s'agenouiller ? Pourquoi s'en remettait-il au hasard des rencontres en mer du soin de ses morts ?

Quelle mystérieuse catastrophe l'avait donc éloigné de sa patrie, souvent aussi chérie que la grande ? Et que redoutait-il, qu'il ne voulait plus y rentrer que mort et protégé, conduit par la main de Dieu ?

En ce moment, le bateau de Karadeuc avait pris sa direction, fuyait vers le nord ; et le patron, une fois la manœuvre terminée, se retournait, les regards ardemment fixés sur Trévenec, mais non pas sur le village, à peu près caché dans son anse...

Karadeuc contemplait le château, que le soleil couchant éclairait d'admirables lueurs. Et, sur la terrasse du château, il pouvait distinguer une petite silhouette : la marquise douairière, broyée par son éternel chagrin et ne retrouvant un peu de calme que devant la solitude infinie de la mer.

—Il est temps de virer, Monsieur le curé, cria en ce moment Leonnec.

—Allons, répondit Roger Gardain avec un sentiment du regret.

Il serait volontiers resté là jusqu'au moment où le bateau de Karadeuc se serait perdu dans le crépuscule.

Le soleil disparaissait assez rapidement derrière le cap Fréhel ; la mer avait encore des teintes rosées sillonnées par de longues traînées violettes, mais du côté de la pointe de la Varde, une obscurité incertaine se développait rapidement et une nuée blanche s'élevait, entourant de vapeurs légères tous les bateaux qui regagnaient Saint-Malo ou Saint-Brieuc.

Maintenant le château de Trévenec se découpait en une masse très noire, sur un fond orangé, semé de nuages longs et étroits, d'un rouge d'incendie.

Le bateau de Roger Gardain regagnait péniblement le port, en tirant des bordées.

Après un long silence, le curé demanda à son compagnon :

—Cette Marie Lepleven est donc une parente de Karadeuc ?

Le prêtre avait à peine posé cette question que Leonnec, occupé à lâcher les écoutes pour prendre plus de vent, se retournait tout effaré.

—Marie Lepleveu !... Mais non ! C'était la femme du dernier marquis !

—Je ne comprend pas, mon ami.

Leonnec avait repris son travail et rougissait violemment.

Quant il eut terminé sa besogne, il s'assit à l'avant du bateau, tranquille pour un quart d'heure, et prépara minutieusement sa courte pipe toute noire.

Roger Gardain avait tiré, lui aussi, sa petite pipe de bruyère.

Et pendant toute cette bordée, ils fumèrent sans se dire une parole, se regardant à la dérobée.

Mais, quand Leonnec eut fait une nouvelle manœuvre pour virer et que de nouveau, il fut tranquille à l'avant du bateau, il secoua un peu nerveusement les cendres de sa pipe à la mer, et dit d'une voix sentencieuse :

—J'ai pas l'habitude de bavarder ; mais enfin, un autre pourrait vous dire l'histoire et ne vous la dirait peut-être pas aussi véritablement que moi... — Ainsi vous ignorez ce que c'est que cette Marie Lepleven.

—Oui, mon ami.

Leonnec eut un grand geste de stupéfaction.

—Et vous allez à peu près tous les jours au château ?... Ça prouve que vous ne vous mêlez guère des affaires des autres !... Donz, cette Marie Lepleven était une orpheline et son père, ses frères étaient morts à la mer, et le chagrin avait tué sa mère. Elle était jolie, Monsieur ! Ah ! jolie !... Il n'y avait pas un gars du village qui ne lui gardât une petite place dans son cœur. Tenez, moi qui aurai pu être son père, eh bien, ça me remuait quand elle me disait : "Eh ! bonjour, papa Leonnec !" Et il ne manquait pas de famille qui ne l'eût prise en attendant qu'elle se choisit un mari.

Or, elle possédait un peu d'argent laissé par une tante ; et, comme elle avait de l'ambition, elle quitta le pays et s'en fut à Paris.

Ça fit mauvais effet, je ne vous le cache pas, surtout au château, où pourtant on l'avait bien aimée jusqu'alors. Paris, on s'en défie toujours.

Elle écrivait autrefois. Elle gagnait bien sa vie dans un magasin. Et elle envoya son portrait. Je l'ai vu, ce portrait... eh bien, vous ne me croirez peut-être pas ; mais elle était encore plus jolie que sous la coiffe de chez nous.

Et puis, on l'oublia un peu ; elle ne revenait jamais. Un gars, qui l'attendait presque, s'était décidé à se marier. Et puis, ça éclata comme un coup de foudre : on annonça qu'elle avait été demandée en mariage par le marquis de Trévenec.

Comment s'étaient-ils retrouvés à Paris ? Comment avait-elle pu l'ensorceler, lui si riche, capitaine de frégate, décoré, qui aurait pu choisir entre les plus riches !...

On a raconté toute espèce d'histoires là-dessus, et si vous interrogez les vieilles de chez nous elles vous en diraient jusqu'à demain. Moi je crois qu'elle l'aimait depuis qu'elle était toute petite et qu'elle faisait tous les six mois une neuvaine à sa patronne et les autres six mois à sainte Anne pour se faire aimer de lui... On vous dira qu'elle l'avait ensorcelé ; mais voyez vous, quand un garçon et une fille sont pour s'aimer, rien ne pourrait empêcher ça !

Roger Gardain approuva cette maxime pleine de sagesse, et Leonnec, ayant allumé une pipe, continua :

—D'abord, on ne voulut pas y croire dans le village, on se moquait de ceux qui répétaient la nouvelle d'après Jeanne Marie. Mais, le dimanche suivant, quand la marquise arriva pour la messe, toute changée, bien vieillie de dix ans, les yeux gonflés, on ne douta plus. La nouvelle était vraie.

—Et la marquise refusait son consentement ?

—Parbleu ! Et ça fut terrible... Il s'écoula bien un an ou deux avant que le mariage s'accomplît, et on dit qu'il y eût des scènes épouvantables entre la mère et le fils. Et, le jour où la mère s'écria que jamais, jamais elle n'accepterait une fille qui s'était certainement perdue à Paris... le fils partit pour ne plus revenir.

Alors, Monsieur le recteur, il se passa devant les Tribunaux des choses que je ne suis pas capable de vous expliquer...

—Des actes respectueux ?

—C'est bien possible, quoique ce soit un bien drôle de nou, pour une chose pareille. Toujours est-il que le marquis donna sa démission et qu'il épousa Marie Lepleven, et on n'entendit plus parler d'eux. On disait seulement qu'ils vivaient en Angleterre... Quand, tout à coup, le bruit se répandit que le marquis, n'ayant plus d'argent, avait assassiné un de ses amis pour le voler...

—Oh ! murmura le prêtre tout bouleversé.

—Moi aussi, Monsieur le curé, je fus tout aussi étonné que vous l'êtes en ce moment, et bien d'autres comme toi ! Nous le connaissions tous ; un fameux marin, allez !...

—Mais dans quelles circonstances cet assassinat ?...

Leonnec interrompit le prêtre par des gestes désolés.

—A cette époque, Monsieur, ce n'était pas comme aujourd'hui, où tout le monde lit son journal parisien dans le pays. On ne voyait pas de journaux à Trévenec, et vous devez penser qu'on ne les laissait pas traîner au château. On ne savait donc que ce qu'on pouvait arracher à Jeanne-Marie lorsqu'on lui portait des provisions. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ça se joua à Versailles...

—Mais le nom de cet ami assassiné ?

Roger Gardain avait comme un souvenir très vague de ce procès.

Leonnec chercha consciencieusement dans sa mémoire :

—On me l'a bien dit ; je ne m'en souviens plus.

—Et ça remonte à quelle époque ?

—Dans les vingt ans.

Le prêtre eut un léger soupir : vingt ans ! L'époque où la mort de sa femme l'avait rendu à moitié fou ; il n'était pas étonnant qu'il n'eût conservé qu'un souvenir très indécis d'un procès jugé au même moment.

—Bref, Monsieur le curé, on venait de le condamner quand cette pauvre Marie Lepleven trouva moyen de le rejoindre... et elle mourut dans ses bras, en pleine Cour d'assises... On a dit encore des mots étonnants... une maladie qu'elle avait au cœur ; mais, croyez-moi, c'est tout bonnement le chagrin qui la tua...

—Et lui ?

—Il se tua dans sa prison, comme on allait le mettre dans une maison de fous.

Roger Gardain jeta un regard effrayé vers le château, au dessous duquel ils tiraient maintenant des bordées ; il comprenait enfin la vie de la marquise, son chagrin inconsolable ! la baronne ne l'avait pas trompé : il ne fallait jamais parler de son fils à cette mère si cruellement frappée.

—Et de ce mariage, il ne restait pas d'enfant ?

La question embarrassait terriblement Leonnec ; il répondit d'un ton incertain :

—On l'a dit... Mais on dit tant de choses ! Si c'était vrai, on l'aurait vu ici, cet enfant. Et puis, il fait si humide en Angleterre ; s'ils ont eu un enfant, il doit être mort.

Roger Gardain était si préoccupé par ce récit, que Leonnec dut lui crier :

—Barre à tribord, Monsieur le curé ! Vous nous flanqueriez sur le brise-lames.

Ils étaient enfin dans le chenal, longeaient la jetée, et des femmes, des enfants, des hommes en train de nettoyer des filets, saluaient gaiement leur bon vivant de pasteur.

Il leur répondit à peine ; il était trop intrigué pour ne pas demander de plus amples explications.

—Mais, Leonnec, cela ne m'explique pas pourquoi ce... Ka... Karadeuc m'a chargé de porter des fleurs sur la tombe de Marie Lepleven ?

Leonnec se rapprocha pour parler à voix basse. Là-bas, en pleine mer, il n'avait pas craint de se déboutonner ; mais dans le village, il redevenait tout craintif ; c'est que, ces choses, on n'en parlait jamais, comme si cela dû porter malheur de les dévoiler.

Et il dit seulement, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre :

—Karadeuc disparut du pays à la même époque ; c'était l'ancien matelot du mari de la vieille marquise. Et il aimait celui qui s'est suicidé comme s'il eût été un de ses enfants... Et puis, on raconte aussi qu'il eut des raisons avec la vieille dame... Bref, il a dû être mêlé à bien des choses et sans doute ça lui faisait trop de chagrin de demeurer dans le pays...

(A suivre).